

**« L'archive et ses réseaux, Henri-Antoine Mézière
et *l'Abeille canadienne* »**

Dominique Plante

Pour citer cet article :

Plante, Dominique. 2004. «L'archive et ses réseaux, Henri-Antoine Mézière et *l'Abeille canadienne*», *Postures*, Dossier «Littérature québécoise», n°6, En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/plante-6>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Plante, Dominique. 2004. «L'archive et ses réseaux, Henri-Antoine Mézière et *l'Abeille canadienne*», *Postures*, Dossier «Littérature québécoise», n°6, p. 10-30.



HENRI-ANTOINE MÉZIÈRE

Né à Montréal en 1771, Henri-Antoine Mézière étudie au Collège St-Raphaël de Montréal de 1782 à 1788. Après ses études, il s'initie aux philosophies et, très marqué par la Révolution française, se joint au cercle des Lumières, un groupe d'intellectuel réunis autour de Fleury Mesplet, de l'imprimerie et du journal qu'il dirige : *La Gazette de Montréal*. Mézière collabore au journal et y publie de la poésie et de la prose. Animé par une fièvre révolutionnaire, Mézière voyagera ensuite aux Etats-Unis et en France avant de revenir à Montréal en 1816. Il fonde alors (1818) un journal bimensuel, l'*Abeille canadienne*, qui reprend surtout des extraits de périodiques français. Le journal ferme ses portes six mois plus tard et Mézière retourne s'installer en France.

L'ARCHIVE ET SES RÉSEAUX

Henri-Antoine Mézière et l'Abeille canadienne

Dominique Plante

Henri-Antoine Mézière est-il le « mouton noir » (Fauteux, 1933, p. 34) des lettres canadiennes? C'est du moins l'épithète qui lui est attribuée par Ægidius Fauteux¹ dans le journal *La Patrie* en 1933, le premier à publier une courte biographie, plutôt négative, à propos du polémiste. Si Fauteux semble s'acharner à noircir l'image de Mézière, c'est parce que celui-ci possède un don particulier et précoce pour la dissidence et la provocation. En fait, Fauteux développe sa thèse en démontrant que Mézière faisait beaucoup de bruit, mais n'avait connu que des échecs répétés à cause de sa paresse. Son dernier échec en lice, selon la chronique de Fauteux, est celui qui retiendra notre attention. Il s'agit de *l'Abeille canadienne : journal de littérature et de science*, journal d'érudition littéraire que fonde Mézière en 1818.

À partir de ressources archivistiques beaucoup plus complètes que celles dont disposait Fauteux, nous pouvons aujourd'hui mieux comprendre non seulement les aventures dans lesquelles s'est lancé Mézière, mais aussi les contextes littéraire et politique, difficiles au tournant du XIXe siècle. Ainsi, *l'Abeille canadienne* nous semble aujourd'hui une expérience beaucoup plus riche que nous l'a laissé croire jusqu'à maintenant l'histoire de la littérature

¹ Ægidius Fauteux (1876-1941). Journaliste, bibliothécaire, essayiste et historien québécois. Il fut notamment conservateur de la Bibliothèque Saint-Sulpice (1912-1931) et de la Bibliothèque municipale de Montréal (1931-1941). Il jouissait donc de ressources archivistiques importantes.

québécoise. Les trois premiers numéros de l'*Abeille canadienne* qui ont fait l'objet d'une réception critique dans la *Gazette des Trois-Rivières* retiendront particulièrement notre attention. On sait que cette gazette appartenait à Ludger Duvernay, dont on retrouve l'initiale «D.» en guise de signature de l'analyse de l'*Abeille* dans le numéro du 15 septembre 1818. La lecture de cette archive première, l'*Abeille*, sera complétée par l'analyse de sa réception dans la *Gazette des Trois-Rivières*, une ressource archivistique essentielle et contemporaine de l'*Abeille* que n'exploite pas Fauteux². À travers le tissu formé par ces deux archives, nous pourrions retracer des réseaux d'énonciation parmi lesquels nous retrouvons les manifestations esthétiques du préromantisme³ français, ainsi que celles du roman gothique anglais. Cette étude nous informe également sur l'état du savoir, du champ littéraire et du public d'alors, dont Mézière peint le portrait réel dans le prospectus de son journal afin de stimuler un lectorat potentiel. Avant de procéder à l'analyse du sujet, voici un bref aperçu des aventures de jeunesse de Mézière qui détournèrent l'attention des chercheurs qui ont travaillé sur l'*Abeille canadienne*, qui semble, de prime abord, une expérience très ordinaire à la fois dans le parcours de Mézière ainsi que dans l'histoire de l'imprimé au Québec.

Mézière est baptisé à Montréal le 6 décembre 1771⁴. Il fait ses études au collège Saint-Raphaël de Montréal, où il est un brillant étudiant, mais il entretient durant de nombreuses années une haine contre les collèges, comme le sien qui est «confié, dit-il en 1794, à d'ignares ecclésiastiques» (Mézière, 1794, p. 1). En 1788, il publie, dans la deuxième *Gazette de*

² Fauteux commente les propos de Maximilien Bilbaud et de Philius Gagnon, qu'il contredit sur le républicanisme possible de l'*Abeille canadienne*. Un article est entièrement consacré au républicanisme de Mézière (à paraître en 2004 : Dominique Plante, «Henri-Antoine Mézière et son *Abeille Canadienne* : échec littéraire ou le miel du républicain», *Bulletin Archibald*).

³ Évidemment, le mot «romantisme» n'apparaît ni dans l'*Abeille canadienne* ni dans l'analyse de celle-ci publiée dans la *Gazette des Trois-Rivières*. Bien que ce mot apparaisse vraisemblablement dans la langue française en 1816 (*Le Petit Robert*) à la suite du romantisme, on ne parlait pas à cette époque du courant romantique tel qu'on le connaît aujourd'hui. Si nous associons l'*Abeille canadienne* au romantisme, ce n'est pas dans le dessein d'expliquer les manifestations de ce courant au Canada, mais bien dans l'idée d'interroger, à partir de l'*Abeille*, la diffusion au Canada de la nouveauté littéraire et scientifique européenne, dont les premières manifestations du pré-romantisme.

⁴ Quelques études retiennent le 6 décembre 1772 comme date de naissance de Mézière. Nous retiendrons plutôt la date de son baptême, le 6 décembre 1771, telle qu'indiquée sur son extrait de baptême. C'est Mézière lui-même qui provoque l'ambiguïté lorsqu'il raconte son histoire dans un mémoire en 1794, en pleine Révolution française (voir note suivante). Nous ne savons pas si Mézière avait quelque intérêt à se rajeunir ou si, comme plusieurs de ses contemporains, il ne connaissait pas l'année réelle de sa naissance.

Montréal de Fleury Mesplet, un premier poème qui se porte à la défense du défunt Valentin Jautard, avocat et ancien collaborateur de Mesplet. C'est vraisemblablement au contact de Fleury Mesplet qu'il s'enflamme pour l'esprit de la philosophie des Lumières. Il apprend si bien le métier qu'il devient rédacteur de cette *Gazette*, dans laquelle il s'affiche rapidement comme l'un des acteurs les plus importants de la diffusion de la philosophie des Lumières au Canada. Il devient par le fait même le premier véritable journaliste né Canadien français.

Ses activités de propagande lui attirent la disgrâce du gouvernement britannique et, en 1793, Mézière part rejoindre Edmond-Charles Genêt, Ministre de la France révolutionnaire auprès du Congrès américain, qui a pour mission de soulever les Canadiens contre la Grande-Bretagne⁵. Genêt engage d'abord Mézière à diffuser des textes de propagande républicaine au Canada et lui demande ensuite un rapport (Mézière, 1793) sur la disposition politique des Canadiens à faire la révolution. Dans l'espoir de chasser «le scélérat de gouvernement anglais» (Mézière, 1793, p. 2) et de fonder une «République canadienne⁶», Mézière passe à l'action et devient l'agent politique de Genêt sur une importante flotte française postée alors près de Philadelphie et en route vers le Saint-Laurent⁷. Une mutinerie à bord modifie les plans de mission, et Mézière réalise son rêve le plus cher : atteindre la France révolutionnaire. Il accoste donc à Brest le 2 novembre 1793, l'année sanglante du régicide de Louis XVI. En tant que «sujet anglais» et refusant, selon ses dires, de commettre les pires atrocités, il sera emprisonné durant 10 mois pendant le régime de Robespierre.

Il séjourne durant vingt-trois années en France, où il cumule d'importants postes dans l'administration publique sous le régime de Napoléon, dont, le plus étonnant, celui de Chef de police du département de la Gironde⁸. En 1815, il quitte la France de la Restauration pour revenir

⁵ En plus d'exprimer un esprit révolutionnaire dans la *Gazette*, Mézière appartient à différents clubs, dont la Société des débats libres, qui se trouvent sous l'observation attentive des autorités judiciaires et ecclésiastiques.

⁶ Mézière s'enivre de l'idée d'une éventuelle république canadienne auprès du réseau de Fleury Mesplet et de celui d'Edmond-Charles Genêt.

⁷ Il raconte ces événements dans son mémoire déposé pour le compte du Ministre Dalbarade de la Marine française (voir Mézière, 1794).

⁸ Mézière se confie en 1816 à sa sœur Lisette ses impressions à propos des horreurs perpétrées lors de la dictature de Robespierre. (Mézière, 1816).

⁹ Fauteux ne croit pas les propos de Pierre-Jean de Sales Laterrière qui aurait reçu l'aide d'un certain Henri Mézière, préfet de Police, pour obtenir des papiers légaux et un

au Canada en passant par les États-Unis, où il enseigne le français. Pour rentrer au Canada, il doit d'abord signer une déclaration de loyauté auprès de la couronne britannique. À partir de ce moment, Mézière abandonne officiellement le discours révolutionnaire. De retour à Montréal, fort de l'expérience journalistique européenne, il devient le rédacteur du journal le *Spectateur canadien*. Il fonde ensuite son propre journal, qui se veut didactique, critique et purement littéraire : *l'Abeille canadienne*. Douze numéros paraissent entre août 1818 et janvier 1819. Reste-t-il dans ce journal quelque chose de l'esprit frondeur de Mézière? Fauteux prétend que *l'Abeille canadienne* illustre la paresse à laquelle Mézière s'abandonne. Enfin, avant de quitter à jamais le Canada pour s'effacer¹⁰ définitivement en France, Mézière participe au journal *l'Aurore*, fondé et dirigé par Michel Bibaud, l'éditeur de périodiques qui obtient le plus de succès au Bas-Canada au début du XIXe siècle. Nous retrouverons dans au moins trois numéros de *l'Aurore* quelques articles¹¹ parus à l'origine dans *l'Abeille canadienne* et retravaillés pour se conformer à la politique éditoriale et au format différents.

Le prospectus

Afin de mieux saisir la formule proposée par Mézière, nous devons souligner les grandes lignes du prospectus de *l'Abeille canadienne*. Ceci nous permettra de saisir non seulement le changement radical qui s'opère dans le discours de Mézière, mais également la pratique novatrice de la critique littéraire qu'il tente d'implanter au Bas-Canada. Son propos embrasse le ton dix-huitiémiste du discours scientifique, qui évacue de sa démarche toutes approches métaphysique et théologique (malgré les louanges auxquelles Mézière doit se soumettre), et cherche plutôt à analyser ce qui est observable et utile au développement de la société¹². En ce sens, *l'Abeille canadienne* résiste au courant romantique français né chez les contre-révolutionnaires français, qui, tout en s'opposant à la raison du siècle précédent, proposent le retour en force de l'Église. Sans l'annoncer officiellement, *l'Abeille* semble

passage pour Londres lors de l'affaire des «cent jours» en 1814. Or, selon les archives de l'administration française, il est devenu chef de police du département de la Gironde après avoir cumulé plusieurs postes dans l'administration publique.

¹⁰ En fait, nous savons peu sur la fin de ces jours, la découverte récente de documents en France pourrait combler plusieurs silences dans la vie de Mézière.

¹¹ Le numéro 27 de *l'Aurore*, daté du 13 mars 1819, est un bon exemple, on y retrouve des articles signés par Mézière sur l'électricité, l'histoire naturelle et, vraisemblablement, une biographie littéraire.

¹² Nous sommes à l'aube du positivisme ainsi que de l'autonomie des champs scientifique et littéraire.

prendre la position des écrivains libéraux français, fidèles à la philosophie du siècle précédent. Pour ceux qui connaissent le débat, la position de l'*Abeille* est claire. Les lettrés au Québec à ce moment-là ne soulèvent pas la question. Seul Maximilien Bibaud, dans les années 1880, mentionne le républicanisme de l'*Abeille canadienne*. Fauteux répondra seulement que Bibaud n'a pas lu l'*Abeille* et qu'il a tort. Dans cet article, qui se consacre à dresser un portrait général de l'*Abeille* nous ne montreront que les traces des nouvelles esthétiques européennes sans nous occuper de ce débat.

Or, même si le Canada subit d'importantes transformations à cette époque et s'ouvre aux sciences étrangères, aucun périodique couvrant les sciences et les arts n'y subsiste plus d'une année. Ainsi, d'un journal dépouillé de tout artifice littéraire manifeste, Mézière entend faire un journal « purement littéraire », au sens que l'on donne à l'époque à la littérature, qui englobe aussi les sciences et les arts. Il espère combler une lacune qu'il qualifie de considérable dans un pays qui, selon lui, a récemment connu des améliorations majeures dans tous les domaines attribuables à un nouveau culte empressé « que l'on y [rend] aux Sciences et aux Belles-Lettres » (Mézière, 1818, p. 1). Le prospectus cache en ce sens une intention qui est loin d'être banale du point de vue du littéraire, et qui est soutenue par quelques articles, notes et gloses jusqu'à la fin du journal : Mézière fantasme un Canada beaucoup plus développé qu'il ne l'est vraiment, et un lectorat érudit et enivré de « Belles lettres ». Le tout dans le but de stimuler les gens à la lecture d'un périodique plus didactique, comme le sien, dans lequel il ne livre que de l'information utile, nécessaire au développement de la société. Il sollicite aussi la participation des Canadiens à la rédaction de l'*Abeille*, mais bien peu d'entre eux répondront à l'appel. Il avance même l'idée selon laquelle des savants étrangers goûtent les travaux des Canadiens pour ainsi enflammer de potentiels rédacteurs canadiens. Aussi devra-t-il se résoudre, comme les autres périodiques, à puiser dans les journaux ou les ouvrages étrangers pour combler presque tout l'espace de son journal. Laissons pour l'instant cette information de côté.

Mézière semble conscient des risques qu'il court en publiant un journal objectif et didactique, puisqu'il annonce, toujours dans le prospectus, que « les formes un peu sérieuses de l'érudition sauront se dépouiller [...] de leur austérité » (Mézière, 1818, p. 3). Quel Canada imagine-t-il lorsqu'il écrit qu'il lui est venu en « pensée de publier un ouvrage périodique, où, maintenant le respect dû à la Religion, aux mœurs, et à

l'autorité légitime, [il pourrait] retracer, avec critique et discernement, tout ce qui concerne les Sciences, les Arts, et la Littérature?» (1818, p. 2) Encore, il ne profite pas des débats soulevés à propos des événements politiques qui sont, quant à eux, rapportés «succinctement, et dégagés des conjectures que se permettent volontiers les gazetiers» (1818, p. 4). Croyait-il vraiment pouvoir soulever un tel public lettré lorsqu'il refuse toute forme de publicité? Celle-ci est pourtant essentielle dans un Québec où le développement des arts se fait sans la participation financière de quelque mécénat. Bourdieu (1998) montre qu'à ce moment-là en France, le mécénat s'efface pour céder le livre à la loi du marché. Au Québec, toutefois, le mécénat ne fut jamais présent, hormis peut-être les pratiques marginales de l'Église, du gouvernement ou de quelques bourgeois.

La lecture de l'archive

Sur le plan formel, l'*Abeille canadienne* se distingue déjà de la plupart des gazettes ou presses marchandes publiées au Canada sous l'imposition *in-folio* : le plus facile à produire (on ne fait que plier la feuille de papier en deux pour former un cahier de 4 pages) et celui qui contient le plus de publicité. Mézière est l'un des tout premiers à s'inspirer principalement du *magazine*¹³ littéraire anglais du XIXe siècle, une forme de périodique au contenu plus spécialisé, plus didactique que la traditionnelle gazette, et qui renferme des poèmes, des textes de critique littéraire, ou de longs extraits d'essais ou de fictions. Son *Abeille*, *in-octavo*, porte les principales caractéristiques des périodiques d'érudition. D'abord, elle ne contient aucune publicité. Son premier modèle est la *Ruche d'Aquitaine*, journal européen publié à Bordeaux duquel il tire la plus large part de ses textes. La *Ruche* est également construite selon ce modèle de périodique littéraire qui occupe une place prédominante en Angleterre. Si, à cette époque, les périodiques français n'utilisent pas régulièrement le terme «magasin» en guise de titre, cela ne signifie pas qu'aucun journal ne s'inspire de sa forme, comme c'est le cas avec la *Ruche d'Aquitaine*.

Le deuxième tome de *La vie littéraire au Québec* (Lemire, 1992) range plutôt l'*Abeille* dans la catégorie plus générale de «périodique

¹³ L'ancêtre du «magazine» anglophone, un mot emprunté du terme français «magasin», qui signifie : entrepôt, dépôt d'articles de sujets divers. La langue française a emprunté de l'anglais l'utilisation du terme pour un périodique avec un contenu divers, comme par exemple, le *Magasin pittoresque*. C'est en Angleterre au XIXe siècle que les *magazines* occupent une place importante en littérature en publiant des extraits de fiction.

encyclopédique». Le type de « magasin » dont il est ici question est justement du genre encyclopédique, un peu comme le populaire *Magasin pittoresque*, fondé en France en 1833, et qui doit notamment sa popularité à son caractère encyclopédique. Dans l'*Abeille*, la pagination continue d'un numéro à l'autre donne aussi raison à cette classification « encyclopédique », puisque sa conception favorise subséquemment la reliure des différents numéros comme si chacun d'eux était un fascicule à assembler pour former une encyclopédie d'information durable. Évidemment, les dénominations des types de périodiques ne font pas l'unanimité : cependant, ces différents types de catalogage nous aident à mieux cerner la forme du journal. L'utilisation du terme « journal » pose un problème moins grand, surtout à l'époque de Mézière, où il est généralement synonyme de périodique. Gardons plutôt ce terme dans son sens le plus commun pour faciliter notre démarche. Ajoutons seulement que Mézière lui-même utilise ce mot dans le titre de son périodique et pour parler de celui-ci. Seul Fauteux remarque une dissidence dans l'utilisation du terme, car, selon lui, l'*Abeille* n'est « plus un journal, mais une vraie revue sans publicité et vraiment digne d'un intellectuel » (Fauteux, 1933, p. 37). Nous en venons encore là à l'évidence que l'*Abeille* est un véritable périodique scientifique. Mais Fauteux ne perd pas une ligne avant de signifier que le contenu ne vaut pas le contenant.

Ainsi, pour donner des exemples québécois, André Beaulieu et Jean Hamelin, selon leur catalogage (Beulieu et Hamelin, 1965 et 1973), démontrent que l'*Abeille* s'insère dans la lignée du *Quebec Herald*, du *Magasin du Bas-Canada*, du *Courrier de Québec*, de la *Bibliothèque canadienne*, de l'*Observateur*, du *Magasin de Québec* et du *British American Register*. D'après leur étude, l'*Abeille canadienne* est également le premier journal au Québec à faire véritablement de la critique. Les articles sont relativement longs par rapport à ceux de la plupart des gazettes de l'époque. Ils sont d'une longueur moyenne d'environ cinq pages, sont disposés sur une seule colonne, et se continuent parfois pendant plusieurs numéros. Pour matérialiser son prestige, l'*Abeille* est aussi dotée d'une page de couverture très luxueuse de couleur bleu pâle, et son intérieur est imprimé sur le meilleur papier disponible à l'époque. Enfin, tout ce luxe, qui se finance sans

de poésie et des articles originaux (Source : *Dictionnaire international des termes littéraires*). Ce genre de magasins, duquel s'inspire l'*Abeille canadienne*, ressemble, par son format, sa couverture cartonnée et la disposition de ses textes, à nos périodiques savants tels *Globe*, *Voix et images*, etc. Avec la disponibilité actuelle du livre, nos périodiques spécialisés ne publient que très rarement de grands extraits d'œuvres.

le secours de la publicité, se répercute sur le coût de l'abonnement qui est de 8 «piastres» par an (la moyenne est de 3 à 4 «piastres» pour la presse marchande, ce qui représente, selon *La vie littéraire au Québec* (Lemire, 1992), une semaine de salaire pour un employé de l'imprimerie Neilson en 1806). Quant au numéro 9 de son journal, il ne reçoit plus l'excellent papier qu'il utilise, Mézière fait passer l'abonnement de 8 à 6 «piastres» l'an. Cette diminution illustre encore l'importance accordée au luxe. À propos du nombre d'abonnés, Mézière dit seulement, à la fermeture de son journal, qu'il faut au moins le double d'abonnés d'une gazette traditionnelle pour faire vivre un journal comme le sien.

En ce qui concerne le contenu de l'*Abeille*, un premier examen révèle la part très restreinte de textes canadiens. Puisque la source des articles est généralement indiquée, nous nous apercevons également que la plupart des textes de l'*Abeille* sont tirés de périodiques ou d'ouvrages étrangers. Ce cas n'est pas propre à l'*Abeille*, car, la production littéraire canadienne étant mince à l'époque et les abonnements aux journaux européens coûteux, la plupart des journaux canadiens comblent leur espace en publiant les meilleurs textes des périodiques ou des ouvrages étrangers.

Le nombre réduit de rédacteurs canadiens dans l'*Abeille* semble agacer Ægidius Fauteux, mais au lieu de taxer Mézière de paresse, il nous semble plus judicieux de resituer le journal dans le contexte de son époque. Il faut d'abord savoir que même en France il règne un certain flou «d'entre-deux époques» concernant l'éducation (entre les Lumières, et l'époque de Guizot et Condorcet). Le système d'éducation québécois suit sensiblement le réseau français. Mais notre réseau scolaire forme moins de lettrés laïques, voire des laïcs tout court, notamment à cause de l'absence d'universités. McGill University, la première université québécoise, n'ouvrira ses portes qu'en 1821 et offrira un enseignement exclusivement anglophone. L'Université Laval devient la première université francophone d'Amérique en 1852. De toute manière, la population est indifférente à l'éducation durant les années 1810-1830. Elle ne veut pas la financer. Alors que dire de la situation de la lecture en 1818? À ce sujet, le Rapport Durham soulève la controverse en 1839 en montrant les Canadiens français comme un peuple sans histoire et sans culture. Plusieurs imprimeurs-libraires et journalistes nés Canadiens ne complètent pas leurs études classiques et apprennent leur métier de pionniers français tel Fleury Mesplet. Les gens se forment entre eux, travaillent dans une imprimerie et dans une autre, lancent des journaux

souvent éphémères. La formation littéraire normale vient des collèges classiques où l'on enseigne la littérature par ses canons. On y étudie aussi les notions de rhétorique, de philosophie, d'histoire, etc. Pour clore le tableau, parce qu'ils sont sujets britanniques et ennemis de la France, les Canadiens français sont exclus de la formation dans les universités francophones. L'accès au livre est également difficile. Les librairies n'existent que dans les grands centres. Ils sont chers, il n'y a pas encore de bibliothèques véritablement publiques. Or, chacun à leur façon, les rares journaux contribuent à diffuser des œuvres courtes ou des extraits d'ouvrages pour combler tant bien que mal ce manque.

Ce système n'est toutefois pas propice à former ni un bassin de journalistes ni un lectorat laïque suffisamment importants pour assurer la rentabilité du projet de Mézière. Considérant, de surcroît, que celui-ci veut présenter la nouveauté littéraire, on constate qu'il lui est difficile de trouver des rédacteurs s'étant affranchis du modèle classique de la formation littéraire au Québec, surtout à la suite de l'isolement provoqué par les guerres napoléoniennes, qui se terminent tout juste. La formation classique à partir des canons de la littérature exclut l'étude des auteurs non consacrés et rend malvenue l'étude des auteurs encore vivants. Donc, pour une littérature encore jeune (il faut attendre 1764 pour voir venir la première presse au Québec), l'étude des auteurs canadiens serait très mal reçue par cette fragile institution littéraire québécoise hautement influencée par le clergé. Ces remarques démontrent d'autant plus la grandeur des ambitions de *l'Abeille canadienne*.

Le texte de Fauteux ne permet pas de situer *l'Abeille* dans ce contexte littéraire des années 1810-1820 au Canada. S'il avait décrit le contexte, il lui aurait été difficile de présenter, en guise de preuve de la mauvaise réception publique de *l'Abeille*, deux plaintes (dont il tait la source) formulées par le lectorat : la pauvreté du contenu canadien et la part trop grande de textes tirés des journaux européens, dont la *Ruche d'Aquitaine*. Les souscripteurs se seraient plaint en disant qu'ils devraient s'abonner directement à la *Ruche*, journal qui, par ailleurs, ne les intéressait nullement. Pourtant, nous l'avons vu, les abonnements des journaux étrangers sont chers. Si ces commentaires de lecteurs sont véridiques — nous ignorons si c'est le cas —, une mise en contexte de l'état de la lecture au Québec minimise beaucoup leur portée. Ces commentaires prouvent seulement que le public de *l'Abeille* n'est pas encore acquis.

Faute de connaître les sources de Fauteux, nous ne pouvons passer outre l'article paru dans la *Gazette des Trois-Rivières*, qui s'intitule « Analyse des trois premiers numéros de l'*Abeille canadienne* », et que nous pouvons lire et analyser. L'article nous donne un exemple manifeste de la réception critique contemporaine de l'*Abeille*. La *Gazette des Trois-Rivières* reconnaît *de facto* la souplesse de la politique éditoriale de l'*Abeille* : extraits d'ouvrages scientifiques utiles intéressant la jeunesse; extraits de récits de voyage qui permettent de se familiariser avec la géographie, les coutumes, les mœurs et les lois de pays moins connus, etc. En ce qui concerne le choix d'extraits ou d'articles étrangers à publier, l'analyste de la *Gazette* formule ce premier constat : « On bourdonne donc dans la *Ruche d'Aquitaine*! L'*Abeille canadienne* en a cependant tiré les sucs les plus nourrissants... » (D., 1818, p. 2). Sur le même modèle, la *Ruche d'Aquitaine* puise aussi ses textes dans d'autres périodiques ou ouvrages scientifiques. Cette première critique formulée auprès de l'*Abeille* voit ainsi d'un bon œil la politique éditoriale proposée par Mézière. Ces propos émoussent l'argumentaire tranchant de Fauteux à propos de la réception et de l'origine des textes de l'*Abeille*.

Cette analyse de l'*Abeille* par la *Gazette des Trois-Rivières* confirme aussi la nécessité de s'intéresser au contexte social et littéraire propre au Québec de cette époque. L'analyse nous transmet des informations à propos de l'état du savoir et du littéraire, état sur lequel se construit sa critique. Si l'analyste auquel nous avons affaire est bien Ludger Duvernay (formé par Pasteur au journal le *Spectateur canadien*), nous détenons ici le témoignage d'un représentant dynamique de l'élite laïque d'alors. C'est sans recul historique qu'il émet ses commentaires à propos des extraits de livres publiés dans le journal de Mézière nouvellement lancé. Par exemple, tout en indiquant sa préférence pour la lecture en entier d'un ouvrage scientifique, il suggère à Mézière de ne pas proposer à la jeunesse de lire de simples extraits d'ouvrages, mais de lire ceux-ci en entier. Duvernay se reporte ici à une note de bas de page où Mézière recommande la lecture de l'extrait qu'il publie du livre de physique de F.S. Beudant intitulé « Essai d'un cours élémentaire et général des sciences physiques » (F.S. Beudant, 1818). La forme de leur journal respectif est au centre de ce débat, car elle ne permet pas le même traitement des ouvrages. Duvernay propose, dans les pages de sa gazette, des résumés qui invitent les gens à lire certains livres. Mais comme la plupart des périodiques québécois, il n'a pas l'espace nécessaire pour publier de longs extraits. Mézière se donne l'espace pour le faire. Il se permet aussi l'insertion de gloses critiques qui commentent ces textes. Ils encouragent donc tous

deux la lecture des livres. D'ailleurs, dans l'*Abeille*, les extraits déjà longs se suivent d'un numéro à l'autre; pourtant Duvernay ne commente pas cette pratique, même s'il a déjà sous la main deux longs extraits de Beudant et qu'un troisième est annoncé.

Toujours à propos de la publication d'un extrait raisonné de l'ouvrage de Beudant, Duvernay, en plus de signaler que la note de Mézière manque de justesse, donne son avis sur ce que devrait être un véritable «aperçu scientifique». Dans l'extrait suivant, il compare sa science à la pratique de Mézière :

Un aperçu, quelque bon qu'il soit, n'est jamais (comme celui dont nous parlons) qu'un index bien écrit, sans utilité réelle, pour ceux qui savent ou pour ceux qui ignorent. Mais une bonne analyse est souvent aussi utile que l'ouvrage même surtout en matière scientifique. Que de bien ne pourraient donc pas faire annuellement à l'instruction générale, les 96 numéros de l'*Abeille canadienne*, si l'Editeur se formoit au plan pour l'article «science». (D., 1818, p. 2)

L'analyste s'attaque donc moins au fait de publier des extraits qu'au traitement critique qu'on en fait. Duvernay ne donne pas de réelle méthode de traitement des textes, un renseignement qui nous en apprendrait beaucoup sur sa pratique d'alors; il souligne simplement l'importance d'une bonne analyse. Il nous est assez difficile de poser les bornes de l'état de la critique, qui est à l'image du flou qui règne dans l'éducation.

Un article publié dans l'*Abeille* et le commentaire qu'en fait Duvernay nous en apprend tout de même beaucoup sur certaines démarches scientifiques. Le texte en question est la critique d'une traduction nouvelle et raisonnée par E. A. de Wailly des *Odes* d'Horace. Signé sous l'épithète A.L., le texte de l'auteur français détermine sa méthode dans les termes suivants :

Autrefois, en rendant compte d'un livre, on donnoit au lecteur les moyens d'en concevoir une opinion qui lui fût propre. On lui soumettoit les principales pièces du procès, et selon que le jugement qu'on portoit lui sembloit impartial ou mal fondé, il pouvoit le confirmer ou le casser dans son petit tribunal. Maintenant, c'est tout autre chose ; le critique nous entretient d'un ouvrage, non pour le juger en motivant son arrêt, mais pour nous étaler ses opinions littéraires et un luxe de réflexion dont nous n'avons que faire. (A.L. 1818, p. 30)

A. L. poursuit son idée en disant qu'il faut centrer l'analyse plutôt sur le livre que sur l'opinion personnelle du critique. Il faut aussi noter que ce texte est tiré de la *Ruche d'Aquitaine*. Il réagit, par conséquent, aux voies qu'emprunte la critique en Europe. Cette fois encore, Duvernay ramène à l'ordre l'éditeur de l'*Abeille* :

Mr l'Editeur est humblement prié de s'en tenir à l'ancienne méthode de rendre compte d'un livre quand il en aura l'occasion. Les sciences et la littérature en Angleterre doivent beaucoup aux *Revue d'Edimbourg* et de Londres qui la suivent invariablement. (D., 1818, p. 2).

Cet avis de Duvernay fait surtout office d'avertissement, car jamais il ne démontre que Mézière fait le contraire. Il lui pointe par le fait même les deux exemples que proposent les revues anglaises. Les périodiques anglais influencent beaucoup l'Occident à ce moment. Les revues françaises demeurent peu connues des Canadiens à cause des récents blocus contre la France. Si l'on regroupe les deux derniers commentaires de Duvernay, on comprend qu'il semble surtout vouloir dire que la méthode de Mézière n'est pas assez tranchée. Tout en lui indiquant de se conformer à l'article «science», il lui assène aussi la mise en garde suivante à propos de sa signature littéraire : «Une imagination trop forte, trop de facilité à écrire, lui nuirait peut-être dans ses analyses. Qu'il paye alors des têtes froides, il n'aura que la peine de retoucher leurs écrits» (D., 1818, p. 2). Duvernay ne retient aucun exemple du style de Mézière, mais nous comprenons qu'il recherche la sobriété dans le traitement de la science. La rédaction de l'*Abeille* n'a pourtant rien à voir avec les écrits de jeunesse de Mézière, où les figures de styles se suivaient les unes les autres avec une grande aisance. Le prospectus de l'*Abeille* témoigne tout de même de cette facilité à écrire par ses grandes phrases entraînantes. Lorsqu'il doit faire oublier aux autorités ses nombreux appels à la révolte, il défend, par cette mise en garde, les bons préceptes de l'Angleterre contre la philosophie républicaine des Lumières françaises :

Cet état des choses devoit, ce semble, nous rassurer contre les bouffées d'une prétendue philosophie, où la Religion est remplacée par le pur déisme, pour ne rien dire de plus; la liberté par la licence; le respect pour l'autorité légitime, par l'insurrection; la sainteté des sermens, par l'incrédulité; les nœuds indissolubles du mariage, par le divorce; les liens de famille par l'insubordination; d'une philosophie, en un mot, qui soumettant tout au fatalisme, transforme en un être-machine, en un simple automate, l'homme lui-même, ce chef-d'œuvre de la création... (Mézière, 1818, p. 2.)

Mézière aurait-il du mal à trouver la juste mesure de ses «formes un peu sérieuses de l'érudition [qui] sauront se dépouiller de leur austérité» (1818, p. 3), comme il aspire à le faire? L'aspect critique n'en demeure pas moins un enjeu important jusqu'au dernier numéro. Les véritables aspirations critiques de Mézière dissimulent à peine un républicanisme arrêté. Duvernay montre des idées plus fermes en valorisant non seulement la méthode des revues anglaises, qui étudient plus froidement un texte, mais aussi le respect de la méthode des collèges classiques, c'est-à-dire par l'enseignement à partir des canons de la littérature.

Les commentaires de la *Gazette des Trois-Rivières* révèlent que la réception de la littérature se fait encore par les textes canoniques et sacrés. Les deux lectures de l'*Abeille*, la nôtre et celle de la *Gazette des Trois-Rivières*, révèlent que Mézière ne respectait pas ces règles, et c'est là sa principale dissidence d'avec le milieu québécois. Par exemple, dans l'usage traditionnel de la « grande » littérature, dont la poésie est le fer de lance, Duvernay dicte la « loi » suivante :

On ne devrait jamais insérer dans un Journal les œuvres d'un Poète vivant. La poésie, comme art d'imagination est très-difficile à juger; témoins beaucoup de chefs-d'œuvres qu'on a sifflés, quand ils ont paru. Il seroit plus dangereux encore d'y imprimer nos productions poétiques. Nous n'avons pas de plus grands flatteurs et par conséquent de plus grands ennemis que notre amour propre et notre imagination. (D., 1818, p. 2)

C'est l'argument que sert Duvernay à la poésie badine que publie Mézière. Nous voyons aussi que deux tendances se distinguent : la rigueur scientifique, et des esthétiques plus représentatives de l'imagination dans le roman gothique et le romantisme. N'en déplaise à Fauteux, cette mise en contexte amenuise aussi son propos concernant la part très mince de textes canadiens. Mézière devait sentir la contrainte, car, en invitant les jeunes compatriotes à publier dans son journal, il indiquait la mise en garde suivante à propos des textes qu'il diffuserait à la condition « qu'il y règne d'ailleurs cette teinte de modestie... » (Mézière, 1818, p. 4). Mézière chatouille aussi certains dogmes en publiant de la poésie sacrée dans de nouvelles traductions, du latin au français, ce qui risque de déplaire au clergé. Le latin, qui était la langue du sacré, perd de plus en plus sa place en France. De plus, Mézière publie beaucoup d'extraits de romans (nom jadis donné à ce genre de texte écrit en langue vernaculaire — le roman à l'époque — plutôt qu'en latin). Nous savons d'ailleurs que le clergé canadien de l'époque n'appréciait guère les romans. Cette fois pourtant, l'*Antiquaire*, l'extrait du roman gothique faussement attribué à Walter Scott¹⁴ paru dans l'*Abeille*, est très bien reçu par la *Gazette des Trois-Rivières*. L'extrait semble plaisant, mais on n'en dit pas davantage. Mézière s'en tient à peu près au discours de son prospectus, malgré la démonstration de Duvernay, par une présentation relativement objective, dépouillée et austère de ses textes. Mézière s'attaque, dans une certaine mesure, aux idées littéraires qui circulent alors au Canada.

¹⁴ Il est intitulé l'*Antiquaire*. L'éditeur de l'*Abeille* explique aussi, dans les notes de bas de page, que Walter Scott ne serait peut-être pas l'auteur de ce roman. Nous pouvons suivre cette histoire dans des numéros ultérieurs de l'*Abeille*.

Il provoque donc moins par la prise de parole que par le choix des textes : issus de certains mouvements littéraires nouveaux, étrangers ou canadiens, comme le romantisme naissant; ou de genres comme le roman gothique.

Des traits romantiques

Des traits esthétiques du romantisme européen naissant se font largement sentir dans *l'Abeille*. Rappelons que l'esthétique romantique naît en Allemagne, et qu'on doit en partie à M^{me} de Staël l'introduction de ce mouvement en France. D'autres précurseurs du romantisme français et anglais sont à l'étude dans *l'Abeille*, dont Bernardin de Saint-Pierre, René de Chateaubriand, et bien d'autres que l'histoire n'a pas retenus. On semble cependant ne pas comprendre qu'en prenant à partie madame de Staël et consorts, *l'Abeille* s'attaque particulièrement à une conception religieuse de l'inspiration poétique mystique. En quelque sorte, c'est la sensibilité contre la raison¹⁵. La *Gazette des Trois-Rivières* s'en prend, nous le verrons, à la sensibilité exprimée par les romantiques tout en disant de la prétendue objectivité de Mézière : « cela ressemble aux gens qui disent avoir la religion dans le cœur, mais qui ne veulent pas prendre la peine de la mettre en pratique » (D., 1818, p. 2). Non seulement Duvernay ne se rend pas compte de l'ampleur de l'attaque laïque pro-philosophique omniprésente dans *l'Abeille*, mais il ajoute presque à l'argumentaire nécessaire pour attaquer le mouvement littéraire français le plus religieux de ce moment en dénonçant ses excès de sentimentalité. Pour le moins, si la circulation du livre entre la France et le Québec est de nouveau permise à partir de 1815, soit depuis la Restauration, il reste que ce sont des journaux comme celui de Mézière qui font connaître ces nouvelles esthétiques au Canada. L'Angleterre lève son blocus maritime contre la France à la fin des guerres napoléoniennes. Les livres n'ont plus à parvenir au Canada par l'entremise de l'Angleterre. En fait, avant cette date, le livre circulait peu au Canada. Les bibliothèques étaient rares et contrôlées le plus souvent par le clergé. La nouveauté littéraire française pénètre donc au Canada parallèlement au retour de Mézière. Celui-ci est familiarisé avec les nouveautés européennes, comme le romantisme naissant, qui germent depuis la Révolution. Kenneth Landry précise, dans le récent ouvrage collectif *Le romantisme au Canada*, que les livres arrivaient au

¹⁵ Le débat n'est pas si simple et évolue rapidement. La raison et la sensibilité ne sont pas une opposition absolue. Ne pensons qu'au naturalisme ou au réalisme français.

Canada dans une masse hétéroclite d'ouvrages. Ce sont donc des périodiques comme l'*Abeille canadienne* qui font le mieux connaître aux Canadiens la nouvelle littérature. De tels journaux deviennent des lieux de rencontre, de formation et de diffusion du savoir et de l'imaginaire. Une réflexion de l'*Abeille* sur les romans de M^{me} de Staël et deux lettres inédites qu'elle adresse à un acteur français paraissent comme l'une des premières marques caractéristiques de l'esthétique romantique¹⁶ naissant au Bas-Canada. Ces textes reçoivent en plus une attention immédiate de la *Gazette des Trois-Rivières*, ce qui rend plus déterminant le besoin de s'y attarder. Notons cependant qu'il n'y a pas encore de consensus à propos de l'avènement du romantisme au Canada. On ne s'entend pas non plus à ce sujet dans le collectif *Le romantisme au Canada*. On donne souvent les dates de 1830-1840 comme début de sa pratique véritable au Canada. C'est pourquoi nous choisissons, pour éviter toute confusion, les termes pré-romantisme ou romantisme naissant pour les distinguer du courant romantique. L'étude de la *Gazette des Trois-Rivières* rend essentiel ce détour, car elle réagit fortement à ces traits esthétiques.

La publication des deux lettres de M^{me} de Staël par Mézière fait de la sorte sursauter l'analyste de la *Gazette des Trois-Rivières* parce que de Staël développe une sentimentalité débordante. Voici comment il reçoit ces lettres :

Ces deux lettres auraient dû rester inédites pour l'honneur de la bonne dame. Si elle les eut écrites dans sa jeunesse on aurait pu douter de sa vertu; mais à l'âge où elle les écrivait, elle méritait le nom de «vieille folle», pour avoir gré montré tant de passion et tant d'extravagance pour le spectacle ou pour un acteur... Ces lettres, il est vrai sont tirées de la *Ruche d'Aquitaine*... et je prends cette occasion de mettre l'Éditeur en garde contre sa chère *Ruche*... (D., 1818, p. 2)

Il semble très inconvenant de montrer tant de passion. La *Gazette* termine de plus l'analyse de ces lettres en adressant à Mézière un dernier conseil : de profiter de l'engourdissement hivernal du Canada pour mieux

¹⁶ Dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de Maurice Lemire, *Le romantisme au Canada*, (op. cit.) certains chercheurs indiquent la date de 1830 pour parler d'un préromantisme au Canada. On fait surtout référence à une esthétique canadienne d'écriture romantique. Le texte de Kenneth Landry nous informe de la situation de la réception des ouvrages au Canada à cette époque. Avec *La vie littéraire au Québec*, tome 2, son texte est le plus utile pour comprendre le réseau de distribution du livre à cette époque et l'arrivée du romantisme et justifie en partie pourquoi nous accordons une certaine importance à l'*Abeille canadienne* dans la diffusion du savoir et du romantisme, qui plus est, critique.

«symétriser» ses rayons que ne le faisait la *Ruche d'Aquitaine*. L'analyste a pourtant dit que l'*Abeille canadienne* tirait de celle-ci les «meilleurs suc». Mézière devrait, selon la *Gazette*, approfondir ses sujets et mettre en garde les lecteurs contre des raisonnements comme ceux de M^{me} de Staël. Pourtant, le texte de l'*Abeille* sur madame de Staël s'attaque précisément à ces raisonnements, mais il est convenu de ne pas aborder ce sujet. La *Gazette* ne demande donc pas à l'éditeur de retirer les extravagances, mais de les nuancer. Il s'agit toujours de cette histoire de la distinction entre «la bonne et la mauvaise» littérature. Duvernay nous donne des éléments clés de «l'horizon d'attente» (Jauss, 1978) bas-canadien. En contrepartie, exiger ces nuances, montre que la *Gazette* juge ces raisonnements et le débordement de passion inconvenants pour le public canadien. Duvernay reviendra à la charge avec les portraits littéraires.

À la suite de la publication des réflexions sur les romans de M^{me} de Staël et de la publication de ses lettres inédites, l'esprit romantique trouve place dans l'*Abeille* en particulier dans l'art du portrait littéraire de personnages illustres. La plupart des portraits littéraires s'inscrivent dans l'esprit romantique, et nous retrouvons au moins l'un d'entre eux dans chacun des douze numéros de l'*Abeille*. L'analyse de la *Gazette des Trois-Rivières* s'attarde aussi à ce phénomène des portraits littéraires. Il ne faut pas oublier que l'analyse de ce journal se limite aux trois premiers numéros de l'*Abeille*. Bien sûr, le mot «romantisme» n'est jamais avancé. Le premier commentaire, très concis, de la *Gazette* concerne le portrait de Jacques-André Naigeon, un athéiste qui s'attaque activement à l'Église, dressé par un auteur anonyme. L'analyste le présente en ces termes : «Ce portrait est trop nu, il est affreux» (D., 1818, p. 2). Il n'aime ni la passion débordante ni son absence, nous semble-t-il. Nous ne tenons pas encore le portrait juste de ses goûts, mais les fioritures et l'exagération sont au cœur de ses préoccupations. Il montre ensuite un enthousiasme convaincu envers le premier d'une série de portraits dressés par Jean-Nicolas Bouilly. Celui-ci est mieux connu en France sous l'épithète de «poète lacrymal», surnom qui lui est donné pour tant user de sentimentalité dans ses hommages de personnages illustres qu'il fait verser des larmes aux lecteurs. Par ailleurs, il est un des auteurs les plus significatifs publié dans l'*Abeille*. Dans sa carrière, il a dressé le portrait de plusieurs personnages illustres sous la forme de pièces de théâtre. Il faisait partie de l'entourage de Feydeau. Il était un libéral sincère avant de devenir monarchiste. En guise d'exemple de sa participation dans l'*Abeille canadienne*, voici quelques titres de ses portraits publiés par Mézière : «Le

sommeil de La Harpe», un portrait de Jean-François, dit de La Harpe; «La chienne de Florian»; «Les lilas de Collin d'Harleville» et la «Promenade de Bernardin de Saint-Pierre». Le second portrait commenté par la *Gazette*, et le premier de Bouilly à être publié par l'*Abeille*, s'intitule «Le dîner de Delille ou le Cadran-Bleu». Il fait bien sûr référence au poète Delille. Voici ces commentaires : «Quel joli tableau, quel contraste avec le précédent! encore y a-t-il un défaut; le coloris de la scène est trop fort. Les peintres anglais ont bien le même défaut, mais les gens bien élevés des deux nations [...] ont bien soin de ne les pas montrer.» (D., 1818, p. 2) Non seulement le commentateur nous signale dans cet extrait son agacement envers les forts coloris, mais il nous révèle encore que ce n'est pas son premier contact avec ce genre de débordement passionnel. Si à ce moment les livres d'inspiration romantique circulent mal au Canada, la *Gazette* nous renseigne sur le fait que cette inspiration, chez des peintres anglais, est mieux connue. L'ensemble de cette démonstration sur les textes de M^{me} de Staël et de Bouilly présentée par la *Gazette des Trois-Rivières* forme un des tout premiers regards canadiens sur le mouvement d'inspiration romantique. Ici encore, Duvernay exhorte les gens à mieux cacher les forts coloris et les débordements d'imagination.

L'utopie canadienne

Compte-tenu de sa façon de présenter la nouveauté littéraire au Canada, Mézière s'attendait à rencontrer des difficultés à diffuser son journal. Cela est surtout causé par la situation du public lettré. Pour obtenir une quantité suffisante de lecteurs, il présente un Canada beaucoup plus novateur qu'il ne l'est vraiment. Dans l'introduction de son prospectus, il fait une présentation générale du pays en surestimant son évolution technologique. Il exagère aussi le culte des Canadiens envers les belles-lettres. De plus, selon lui, les œuvres littéraires canadiennes sont déjà goûtées par les savants étrangers : «Aujourd'hui que nous sommes parvenus à intéresser les savants étrangers en faveur de nos essais littéraires» (Mézière, 1818, p. 3). Il prétend d'ailleurs, dans le cadre du lancement de l'*Abeille*, avoir établi un réseau transatlantique de diffusion du savoir. Pour maintenir cette illusion utopique — disons-le —, Mézière propose dans plusieurs numéros de l'*Abeille* des articles dans lesquels il traite de l'évolution du Canada. Il y explique surtout diverses améliorations, comme le développement du service de l'eau courante. Contrairement à ce qu'il affirmait dans ses écrits de jeunesse, il prétend maintenant que les établissements d'enseignement sont

novateurs, leurs précepteurs, libéraux, et que leurs étudiants ont beaucoup de succès :

Notre sollicitude pour les progrès de nos jeunes compatriotes dans les sciences, ne nous permettant point de glisser légèrement sur le résultat de leurs études pendant la dernière année scolastique, nous nous proposons de consacrer au particulier à cet important objet dans notre prochain numéro. (1818, p. 80)

Or, toute cette organisation fait partie du jeu du littéraire. Dans le numéro suivant, nous apprenons que l'exercice public auquel étaient soumis les étudiants consistait à résoudre un défi, en anglais, proposé par un journal américain aux avocats de son pays. Un arbitre juge la performance des collégiens. Cet article soulève encore les réactions de Duvernay, qui dénonce cette fois l'excès de louanges et la manière de le faire :

L'auteur ne pouvoit trop louer les vertus, les talens, et la bienveillance journalière de Messrs. du Séminaire de Montréal ; il est bon aussi d'encourager les jeunes Elèves ; mais ne les loue-t-il pas un peu trop, son petit juge arbitre surtout ?... La louange à son âge peut devenir un poison mortel, sous une plume aussi mielleuse que celle de l'Éditeur de l'*Abeille Canadienne*. (Duvernay, 1818, p. 2)

Mézière démontre aussi le grand rôle que jouent les journaux dans la diffusion du savoir : « Nul doute que ces puissans véhicules aient plus ou moins contribué à faire naître une généreuse émulation » (Mézière, 1818, p. 1). En politique, il voit Papineau père s'illustrer par un « zèle éclairé ». En quelque sorte, nous nous retrouvons face à ce que nous pourrions nommer « l'utopie de la critique » ou c'est-à-dire qu'en organisant la réception de la lecture de l'actualité littéraire, Mézière construit l'horizon d'attente (Jauss, 1978) de son public. Tout cela est en quelque sorte un artifice du littéraire, une certaine structure à la limite du fictionnel pour implanter, mousser, l'érudition littéraire. Si le discours scientifique nous semble acquis aujourd'hui, Mézière devait feindre sa nécessité, soulever la passion du public. Malgré cela, la réalité le rattrape, car, faute d'avoir atteint un nombre suffisant de souscripteurs, il doit cesser ses activités en janvier 1819.

En définitive, si l'*Abeille canadienne* se consacre avant tout à compiler, classer, commenter et diffuser le savoir, comme le fait le « magasin anglais », elle n'est pas très loin des autres pratiques canadiennes, comme celle de Jacques Viger avec *Ma Saberdache*. Ce manuscrit, qui recueille les archives canadiennes, alimente non seulement les périodiques de Michel Bibaud, mais aussi une très attendue histoire du Canada qu'ambitionne de faire Viger. Mézière, au lieu de se limiter aux sujets canadiens, choisit plutôt

d'ouvrir le Canada au monde. Nous savons que François-Xavier Garneau relancera en 1833 l'*Abeille canadienne* selon les mêmes idéaux que Mézière. Il connaîtra sensiblement le même échec. Les Canadiens ne participeront pas davantage à son journal. Garneau choisira de façon moins utopique d'écrire l'histoire du Canada à partir d'un travail sérieux sur l'archive, selon l'approche « scientifique » de Michelet. Dans le domaine littéraire, Mézière, lui, aura contribué à diffuser de nouvelles esthétiques qui n'étaient pas nécessairement admises et qui inspireront plus tard notre premier roman : *l'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils. Nous avons aussi repéré ce qui est vraisemblablement un *ex-libris* de Georges Boucher de Boucherville, qui publie notamment, beaucoup plus tard dans le siècle, *Une de perdue, deux de trouvées*. Cette inscription témoigne d'une certaine influence, même tardive, du journal. L'analyse de la réception de l'*Abeille* dans la *Gazette des Trois-Rivières* permet de voir Mézière moins comme un mouton noir devenu paresseux que comme un homme de lettres déterminé à faire connaître la nouveauté littéraire européenne au peuple canadien-français, ce peuple qui tente de sortir de l'isolement dans lequel les guerres napoléoniennes l'ont plongé.

Bibliographie

- Archives de l'Université de Montréal. 1816. « Mézière à sa sœur » (Lettre à sa sœur Lisette). coll. « Baby ». New York : U8529, (1er février), 8 p.
- Beudant, F. S. 1818. « Essai d'un cours élémentaire et général des sciences physiques ». dans *L'Abeille canadienne*, no 2, (15 août) p. 57-62.
- Beaulieu, André, et Jean Hamelin. 1965. *Les journaux du Québec : de 1764 à 1964*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, coll. « Cahiers de l'Institut d'histoire », 329 p.
- . 1973. *La presse québécoise : des origines à nos jours*. T.1 : 1764-1859, 268 p. ; t. 2 : 1860-1879, 350 p. ; t. 3 : 1880-1895, 421 p. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.
- Bourdieu, Pierre. 1998 [1992]. *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*. Paris : éditions du Seuil, coll. « Points essais » 567 p.
- D. (le texte est signé tel quel). 1818. « Analyse des trois premiers numéros de *L'Abeille canadienne* », *Gazette des Trois-Rivières*, no V (15 septembre), p. 2.
- Dictionnaire international des termes littéraires (pour « magasins littéraires »): <http://www.ditl.info/art/definition.php?term=2867>
- Fauteux, Ægidius. 1933. « Henri-Mézière : ou l'odyssée d'un mouton noir », *La Patrie*, (18 novembre 1933), p. 34-37.
- Jauss, Hans Robert. 1978. *Pour une esthétique de la réception*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées ». 305 p.
- Landry, Kenneth. 1993 « Le commerce du livre à Québec et à Montréal avant l'arrivée de *La Capricieuse*, 1815-1854 ». dans *Le romantisme au Canada*, sous la dir. de Maurice Lemire, Québec: Nuit Blanche coll. « Cahiers du CRELIQ », p. 101-117.
- Lemire, Maurice (dir.). 1992. *La vie littéraire au Québec*. Sainte-Foy : les Presses de l'Université Laval. t. 2 1806-1839, 587 p.
- . (dir.). 1993. *Le romantisme au Canada*. Coll. « Cahiers du CRÉLIQ ». Québec : Nuit Blanche, 341 p.
- Mézière, Henri-Antoine. 1793. « Observations sur la situation du Canada et les dispositions politiques de ses habitants » (Adressé à Charles-Edmond Genêt, Ministre de la France révolutionnaire auprès du Congrès américain). Philadelphie : (12 juin), 10 p.
- . 1794. « Mémoire sur la situation politique du Canada et des Etats-Unis » (adressé au Ministre Dalbarade de la Marine française). Paris, 33 p.